

Un fils du cardinal Lavigerie :

MONSEIGNEUR ROELENS

Mgr ROELENS est homme d'action et pionnier avant d'être écrivain. Pour savoir ce qu'il pense du noir, il faut donc interroger ses réalisations autant que ses écrits.

En 1899, dans un *Rapport sur la question sociale au Congo*, il se demande comment « faire entrer ces populations dans le mouvement de la civilisation ».

« Le premier moyen, écrit-il, est la moralisation du noir... Car nous sommes intimement convaincus ... que la vraie religion seule est capable de porter l'homme à la perfection dont il est susceptible en ce monde ».

Tel est le problème, en effet : acheminer le noir vers un maximum de perfection humaine.

« Il y a dix ans, constate le rapporteur, les meurtres, les empoisonnements, les exécutions (des prétendus jeteurs de mauvais sorts), les guerres civiles, les razzias d'esclaves et de femmes, faites entre tribus différentes, les rixes et les disputes étaient à l'ordre du jour. Partout le plus fort opprimait le plus faible... L'anarchie complète régnait dans le pays. Aujourd'hui (1899), partout où s'exerce l'influence des missionnaires et des blancs en général ... le pays est calme et tranquille. On y voyage avec plus de sécurité que dans les rues de Bruxelles ».

Si cette transformation se limite aux villages chrétiens du vicariat, elle n'en fait pas moins honneur au zèle missionnaire et aux facultés évolutives du noir.

Ce progrès était le fruit de l'évangélisation et de la mise au travail de l'indigène. Les missionnaires font tout pour susciter un désir général de mieux-être et « pour pousser les noirs aux travaux manuels, surtout aux métiers qui

exigent de l'*application* et de l'*intelligence...* » (ces deux mots reviennent dix fois sous la plume de Mgr ROELENS).

Le rapporteur attribue le retard du noir, dans le domaine de la civilisation, à son apathie physique et intellectuelle. Mais cette apathie n'est pas incurable :

« Une fois que nous aurons réussi à triompher de ce défaut, le noir sera capable de tout. Car il ne manque pas d'intelligence : c'est l'exercice de cette faculté qui manque. Il n'est pas non plus dépourvu d'habileté pour exercer un métier. Chez les plus sauvages, on trouve des choses bien faites et ingénieusement inventées. C'est, ici encore, l'application de cette habileté naturelle et son développement par l'exercice, qui font défaut ».

Tout en apprenant à leurs paysans à tirer du sol une nourriture suffisante, Mgr ROELENS et ses missionnaires en font des briquetiers, menuisiers, charpentiers, maçons, forgerons, tisserands, tailleurs, fabricants de savon... Et la cathédrale de Baudouinville, commencée au siècle dernier, est avant tout un acte de foi : confiance en Dieu, confiance dans l'avenir spirituel de populations déshéritées, confiance dans ces humbles travailleurs noirs qui la construisirent.

« Nos grands travaux, dira Mgr ROELENS, devaient avoir d'heureuses répercussions dans tous les domaines : économique, social, sanitaire, intellectuel, moral, religieux ».

Il n'y manque peut-être que l'élément esthétique à propos duquel Mgr Roelens écrit :

« Quant à trouver les formes architecturales en harmonie avec les sentiments, les conceptions et l'âme du Noir, ce sera l'œuvre des artistes indigènes que l'Afrique aura tôt ou tard ».

Mgr ROELENS croyait donc *la masse* capable de dépassement. Il l'aida à monter vers la civilisation par l'évangélisation, par le travail et aussi par l'instruction, car, tout en signalant les inconvénients qui en résulteraient, il prôna la généralisation de l'enseignement.

Dès 1893, il se préoccupe de susciter *une élite* et ouvre « une école normale pour y former des instituteurs-catéchistes (...). Je me disais, en fondant cette école : elle sera un jour, encore lointain peut-être, une pépinière où germeront les vocations sacerdotales ».

Entrevoir de telles vocations à cette époque, c'était miser sur la grâce divine et sur une vertigineuse ascension de ces fils de païens. Le 3 janvier 1899, un cours de latin était inauguré ; à la fin de l'année entrait au séminaire celui qui serait le premier prêtre congolais : Stefano Kaoze.

Au début de ce siècle, Mgr ROELENS essaya de fonder une école pour fils de chefs. S'il ne put réussir, il avait du moins le souci de former, parallèlement à l'élite religieuse, une élite administrative et politique.

Mgr ROELENS a voulu, dès le début, que ses Pères Blancs et ses Abbés noirs formassent « un clergé un, dont les membres ne diffèrent que par la couleur de la peau ».

Voilà donc nos jeunes broussards embarqués, après le petit séminaire, pour 3 ans de philosophie et 5 ans de théologie.

« Leur formation intellectuelle et morale est très satisfaisante ... Nos séminaristes sont tous animés de la meilleure volonté. Ils comprennent le haut idéal vers lequel ils doivent tendre et font de généreux efforts pour s'assimiler les matières, ardues pour eux, de leurs études, et pour réformer leur nature morale qu'un atavisme séculaire a fortement handicapée... »

Si les notions abstraites et transcendantes de la philosophie exigent de la plupart un labeur acharné, « il y a cependant parmi eux des esprits ouverts qui saisissent tout, et j'ai entendu développer les thèses les plus abstraites avec une maîtrise parfaite ». « Pour la théologie, ils se placent généralement au niveau moyen des Séminaires de Belgique : quelques-uns se rangeraient dans la première moitié des classes ».

Que de fois l'évêque a rendu hommage à « cette super-élite qui a gravi les degrés de la perfection chrétienne jusqu'à se consacrer à Dieu et aux âmes dans la virginité religieuse » et qui coopère « avec un zèle ardent à l'œuvre de régénération de leur propre race ».

Qu'il s'agisse de la masse ou de l'élite, la formation suppose le respect de la personnalité indigène. Mgr ROE-LENS écrit :

« Beaucoup semblent croire que le noir est une pâte qu'on façonne à volonté, comme s'il n'avait pas son intelligence et sa volonté à lui. Le noir est un homme, et on ne forme pas un homme. Il se forme lui-même par le libre exercice de ses facultés ... Pour le noir comme pour nous, « le but principal de l'éducation c'est d'apprendre au jeune homme à bien user de sa liberté ».

» Quand on entre un peu dans l'intimité de la vie des noirs, quand on arrive à pénétrer dans leurs pensées intimes et ce qui fait l'organisation de leur vie tribale, clanique et familiale, on y découvre un ensemble de concepts ontologiques des choses, non seulement matérielles, sensibles, mais encore des choses suprasensibles, intellectuelles, spirituelles (leurs croyances) érigées en système logique, selon leurs idées, formant une hiérarchie d'êtres indépendants, où chacun a son rôle assigné, actif ou passif, pour le bien de la communauté. Bref, les noirs ne sont « pas des enfants mais des hommes formés, ayant une philosophie, une culture et une religion à eux... ».

Si fragmentaires que soient nos citations, elles montrent cependant que le premier évêque du Congo a voulu pour ses frères noirs un maximum de perfection humaine et chrétienne et qu'il les a cru dignes de la plénitude du sacerdoce ⁽¹⁾.

Roger SAUSSUS.

(1) Ces lignes furent écrites avant l'élévation à l'épiscopat de S. E. Mgr Louis Bigurumwami, du clergé ruandais.

Un disciple d'Ignace de Loyola :

LE RÉVÉREND PÈRE YVAN DE PIERPONT

Le P. Ivan DE PIERPONT, c'est-à-dire, pour les noirs qu'il voulut gagner au Christ, *Monpe*, mon Père, ou *Mandefu*, le Barbu et, pour ses parents, le « fils de son père », ou « une bête avec une barbe », ou encore, comme il l'écrivait à l'une de ses orantes, « un véritable âne », ayant voulu citer du plus près qu'il était possible le texte d'un psaume où l'on trouve « je suis une bête de somme ».

On a déjà compris qu'il est plein d'humour ce « vieux frère », ce « grand lourdaud de frère », ce « bien indigne frère en Dieu » qui, né en 1879, inscrivit à son actif, de 1907 à 1935, donc de 28 à 56 ans d'âge, quatre séjours au Kwango, de 3, 6, 9 et 3 ans respectivement, 21 ans au total.

Au terme de ce long apostolat, il dut, bien malgré lui, revenir au pays, atteint d'un terrible mal qui mit deux ans à le terrasser. En 1937, douloureusement et pieusement, il rendait son âme à Dieu.

Ce géant de l'évangélisation a trouvé un biographe digne de lui. Notre cher Confrère Louis WILMET lui a consacré en 1940 (aux Éditions Dupuis, de Charleroi) un fort volume in-8° jésus de 450 pages, abondamment illustré, qui reproduit les textes principaux laissés par son héros, depuis une étude intitulée *Kwango*, parue en 1906, jusqu'à son *Message d'adieu à ses chers amis noirs* écrit trois jours avant sa fin, en passant par une *Chanson en Kikongo*, tirée d'une lettre envoyée par un enfant noir, Émile Muduku, à un bienfaiteur blanc, — chanson que le bon Père faisait chanter, au cours de

ses conférences de 1921-22, par des fillettes belges travesties en négrillonnes, sur l'air de la « Lettre du Gabier » de Théodore Botrel.

Longtemps chargé de pratiquer le système des écoles volantes, le P. Ivan eut l'occasion d'enregistrer bien des faits typiques se rapportant, dit-il, à ses gamins.

Voici cinq de ces faits retenus parmi cent autres :

— A un petit garnement hardi comme un gavroche et, comme un avocat, toujours bien persuadé qu'il a raison, un instituteur enseigne *ba*, *na* et *wa*, lui fait subir un examen et lui déclare qu'ayant oublié les lettres du tableau précédent, il doit redescendre d'un degré. Le gosse proteste avec une belle énergie et, l'instituteur tenant bon, il va trouver le Père :

« Il faut changer cet instituteur, conclut-il, c'est un ignare. Il ne connaît pas ses lettres, et il prétend que c'est moi qui me trompe » (p. 141).

— Fait simplement amusant, mais qui prouve que le gosse noir n'est pas dépourvu d'humour.

— Un jour, le Père a réuni des jeunes catéchistes, et il leur a dit :

« Nous n'avons plus d'argent et je ne pourrai probablement plus continuer à vous payer. Ceux qui désirent ne plus travailler dans ses conditions, n'ont qu'à m'avertir ».

Un d'entre eux répondit, après avoir consulté à voix basse ses compagnons :

« Nous ne travaillons pas pour de l'argent. Les indigènes nous donneront bien à manger et nous continuerons à enseigner le catéchisme » (p. 143).

Petit fait mais manifestant, chez ces jeunes catéchistes noirs, un désintéressement plutôt inattendu.

— Une fois, le Père gobe trois œufs en guise de dîner.

Stupeur de ses enfants ! Eux ne veulent d'un œuf que quand il est cuit.

« Comment, vous avalez des œufs crus, mais c'est affreux. — Chacun ses goûts, petit. Vous avalez des œufs couvis et des œufs pourris qui me font horreur. Et moi, je gobe des œufs crus, ce qui vous horrifie ! » (p. 265).

Leçon improvisée sur la relativité des points de vue blancs et noirs.

— Tout autour du Père sont accroupis une quinzaine de petits noirs vêtus les uns d'une ficelle et les autres, de leur innocence. Tandis qu'il écrit, des réflexions sont faites sur la machine à écrire. Une filette d'environ douze ans assure très sérieusement qu'il y a, dans cette machine, un petit ange noir qui marque sur le papier tout ce que le blanc désire noter... (p. 323). Bravo pour le petit ange noir !

On laisse aux curieux le soin de savourer l'histoire édifiante de Kakanda (p. 175) et celle, non moins édifiante, de Manzana (p. 355). La bonne volonté, pour ne pas dire plus, de certains néophytes fut, pour le missionnaire souvent déçu, comme bien on pense, une précieuse consolation et un sérieux encouragement. Au terme de sa longue expérience africaine, le Père de Pierpont s'écriait :

« Pauvres chers noirs ! Ils ont bien des défauts, et des défauts souvent énormes... Mais combien je les aime, et combien souvent je m'humilie de ma lâcheté vis-à-vis du bon Dieu quand je les vois faire si simplement des actes d'héroïsme » (p. 319).

* * *

Mais l'héroïsme est exceptionnel. Le Sieur Pombu, également rencontré par le P. DE PIERPONT, se rapproche davantage du noir moyen.

— « Mfumu, dit Pombu au Père, vous qui me connaissez depuis

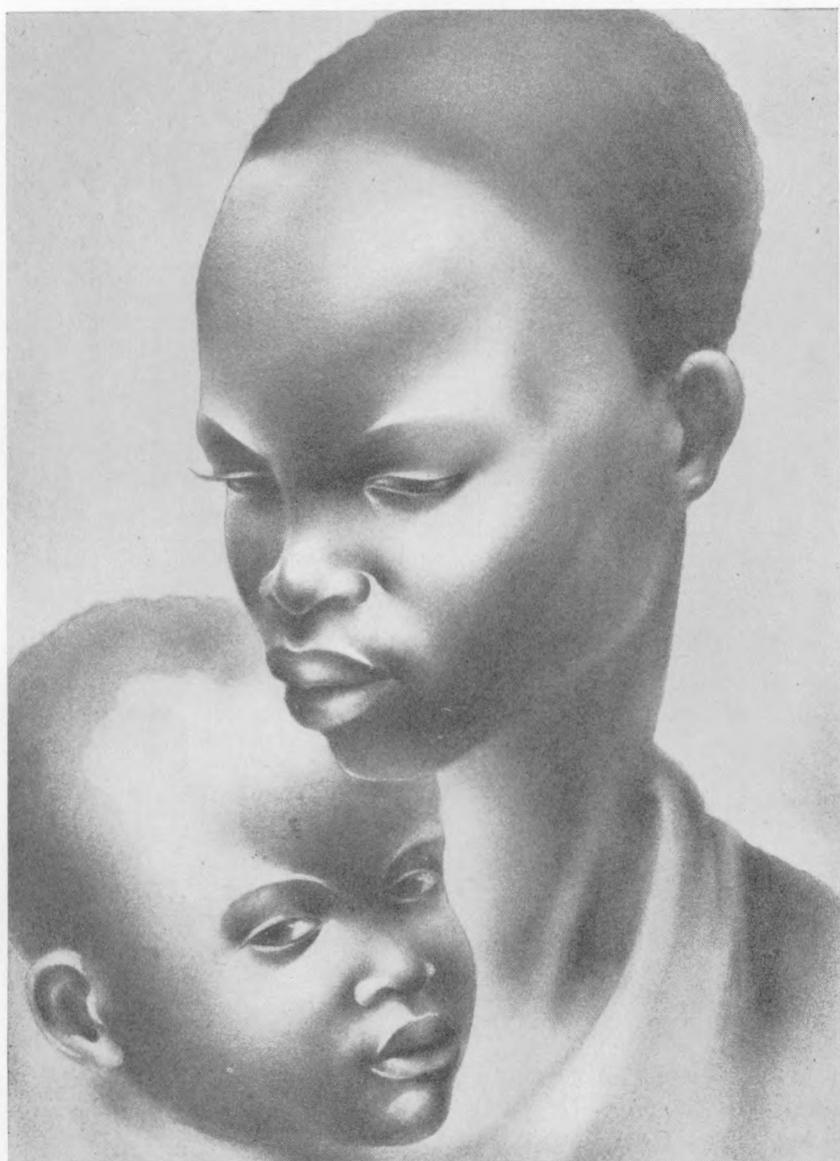
longtemps, vous savez que je ne suis pas un menteur ». Et comme un sourire railleur sur les lèvres des gamins avaient accueilli cette fière affirmation, Pombu s'arrête et prend un air si sincèrement triste qu'on commence à se demander si cet honnête homme n'est pas calomnié. Heureusement, il continue : « Tout le monde sait que je suis le seul chef ici »... Or, Pombu n'est pas chef, mais en fait les fonctions parce que le vieux chef est malade. Pombu n'est même pas héritier présomptif, mais il a tant menti, tant roulé le monde qu'il a fini par avoir une réelle autorité. Comme, au cours de la palabre, il affirme qu'il ne ment jamais, le Père lui dit en souriant : « Je commence à croire que c'est moi qui mens quand je traite mon ami Pombu de fieffé menteur ! » Alors, Pombu, répond avec le plus grand sérieux : « Si vous mentez parfois, je n'en sais rien, mais moi, Pombu, je ne mens jamais ! » Et ses yeux sont ouverts tout grands, et ils ont un air de si parfaite candeur que tout le monde en est remué ».

* * *

Après une aussi typique anecdote, une non moins typique observation : « J'écris comme un pied boiteux », dit le P. DE PIERPONT. Dieu veuille que l'on connaisse beaucoup de broussards qui écrivent aussi mal que cela, qui rapportent de manière aussi claudicante de multiples scènes de la vie des indigènes ! Car ceux-ci, même abondamment pourvus de défauts, et de défauts énormes, comme l'a reconnu le P. DE PIERPONT, ne laissent cependant pas de manifester des qualités :

« Que vous dire de la race Mumbala dont je m'occupe ?, demande encore le P. DE PIERPONT. Ce sont des gens à caractère léger, versatile, à grandes démonstrations, tapageurs, beaux parleurs, palabreurs, moqueurs, vaniteux, ayant l'enthousiasme aussi facile que peu durable, le repentir très prompt et vite oublié. Ils répondraient assez bien au portrait que Démosthène trace du peuple athénien dans une de ses Philippiques. Et ce sont des gamins de ce caractère qu'il s'agit de transformer en hommes et en chrétiens ! Pour y arriver, il faudra de la patience et une ténacité peu ordinaire, durant plusieurs générations ».

* * *



10. — R. P. Nico VANDENHOUDT, Maternité.

En leur envoyant ses dernières paroles, il les nommait : « Mes bien chers amis noirs ». Il leur disait :

« Chers hommes et enfants noirs que j'ai tant aimés : vous, Bambala, Babunda, Bapende, Bakwese, Bapindi, Bapelende, Bayaka... J'ai pensé à vous tous les jours, toutes les nuits. Dans mes courts sommeils, souvent je rêvais de vous, je vous revoyais et je vous parlais. Ceux qui me soignaient m'entendaient vous appeler par vos noms... Adieu, mes noirs aimés ».

A la devise ordinaire du Jésuite : « Pour la plus grande gloire de Dieu », le P. DE PIERPONT avait généreusement ajouté une devise personnelle : « Tout par amour ». L'on peut certes lui retourner, quatrains par quatrains et tercet par tercet, le beau sonnet qu'en 1927, à Kikwit, il composa à l'occasion des derniers vœux d'un confrère :

Veni sequere me! La parole de flamme
A retenti jadis tout au fond de ton cœur.
Tu suivis aussitôt, bénissant en ton âme,
Le Dieu pauvre et souffrant qui donne le bonheur.

Veni sequere me! La route a des épines,
Mais qu'importe souffrir en faisant son labeur ;
Le Maître a bien lavé dans ses larmes divines
Chaque âme qu'il paya du prix d'une douleur !

Pour sauver comme Lui, tu devins missionnaire,
Pour souffrir comme Lui, fût-ce jusqu'au Calvaire,
Tu marches en suivant les pas du Bien-Aimé.

Obéissant, et pur, et pauvre pour la vie,
Jésus montrait la route, et tu l'as bien suivie,
Car sa Croix t'avait dit : *Veni sequere me!*

LÉO LEJEUNE.

Un fils de saint Dominique :

LE RÉVÉREND PÈRE LÉON LOTAR

Chacun sait que le Père Léon LOTAR, qui mourut inopinément à Bruxelles le 6 décembre 1943, fut missionnaire dominicain dans l'Uele. Mais beaucoup ignorent peut-être que sa carrière missionnaire ne débuta qu'en 1927 et qu'à cette date il était déjà vétéran colonial ayant à son actif près de vingt années de séjour au Congo, en qualité de fonctionnaire de l'État.

Entré en janvier 1919 dans l'Ordre des Dominicains auxquels avait été confiée, en 1911, l'évangélisation du Haut-Uele, ordonné prêtre en 1923 (il avait 46 ans), il partait pour la 6^e fois et rejoignait le pays des Azande et des Mangbetu où il était passé autrefois comme fonctionnaire du gouvernement. D'abord à Doruma, puis à Niangara, on le vit, infatigable missionnaire, bâtir, enseigner, interroger, guérir, consoler, encourager. Au cours de ses tournées, il atteignit les villages les plus isolés, aimant à réunir autour du feu, le soir, devant les cases, vieux et jeunes, pour parler avec eux de l'histoire de leurs clans, mais aussi de leurs aspirations, de leurs craintes, de leurs misères.

« Nous devisions, écrit le P. LOTAR, avec des noirs curieux et scrutateurs, qui, après s'être soumis patiemment à nos importunes questions d'histoire et d'ethnographie, réclamèrent leur tour d'interrogation et d'enquête, avides de savoir, affamés de certitudes. Le noir, poursuit-il, n'échappe pas au besoin de s'éclairer, de discuter. J'ai connu à Boma, il y a trente ans (donc vers 1900), un Congolais d'origine batetela, qui, le soir, à la lueur d'une bougie, poursuivait, seul et avec succès, l'étude de l'anglais et du portugais. Cet autodidacte a aujourd'hui beaucoup d'émules ; le noir lit, et il faut qu'on lui vienne en aide pour l'éclairer ; à la critique, il faut répondre par la critique,

donc discuter avec lui. *Notre premier rôle en Afrique est un rôle d'éducateur.* Nous devons faire comprendre à celui dont la tutelle nous est confiée, les avantages de notre civilisation. Depuis la Conférence de Berlin, en 1885, l'histoire du Congo atteste que les missions n'ont pas failli à ce rôle qui m'autorise à parler de justice autant que de charité».

Et le Père LOTAR examine la nature des difficultés que rencontre celui qui veut faire partager aux noirs les bienfaits de notre civilisation. Il nous montre combien il est difficile de faire concorder le respect strict de l'ancien droit coutumier et les droits individuels incontestables qu'exige une saine conception de la dignité humaine. Prenons dans ses nombreuses études parues dans la revue *Congo*, de 1923 à 1936, quelques passages particulièrement intéressants.

« Les grands centres sont atteints par le dérèglement des mœurs dû en premier lieu aux modifications profondes qu'éprouve la vie indigène et qui ont vicié les conditions de la conclusion des mariages, du maintien et du développement de la vie familiale suivant le vieux droit coutumier. Le droit coutumier abandonné à lui-même n'évolue pas et nous constatons aujourd'hui une véritable incompatibilité entre le respect de la coutume et les droits individuels incontestables et primordiaux des indigènes. Ainsi, nous déplorons non sans raison l'insuffisance de la natalité indigène. Mais à quoi l'attribuer sinon à ce fait que les mariages deviennent d'autant plus difficiles à conclure, que le respect du droit coutumier par le paiement de la dot est rendu plus malaisé pour beaucoup, impossible même pour certains. Depuis l'introduction du numéraire et plus encore depuis la hausse des salaires et des prix, le taux de la dot a subi une majoration telle que l'exercice du droit coutumier est devenu une véritable exploitation du mariage. La seule façon de sortir des difficultés actuelles et la première revendication à poser consistent dans l'obtention du consentement matrimonial à exiger des femmes... La majorité des femmes païennes refuseraient vraisemblablement leur acquisition par un polygame. Il en résulterait que le taux de la dot diminuerait.

» Quant au bien-être matériel, dit le P. LOTAR, les œuvres sociales sont d'une brûlante actualité et elles s'étendent à la brousse comme aux grands centres. Initier l'indigène à sa participation à la culture des produits de consommation locale et d'exportation, c'est le maintenir, ou à peu près, sur ses terres, y améliorer son sort matériellement et

moralement ; faciliter et protéger la vie familiale, son développement, son organisation, toutes conditions indispensables au relèvement du noir. Celui-ci appréciera l'aide que nous lui aurons apportée de ce côté. Enfin, pour ce qui est du noir déraciné, il a besoin, lui aussi, d'un *protecteur* ; il faut organiser des communautés indigènes extracoutumières, leur donner un statut qui en fasse des corps vivants. Cette œuvre s'indique au missionnaire comme aussi à ceux qui ont le souci de l'avenir économique de notre Colonie ».

Et comment se rapprocher le plus possible de l'indigène afin de mériter sa confiance ?

« Avant tout, dit le P. LOTAR, il faut étudier à fond le droit coutumier qui reflète les règles de la vie familiale et sociale, les croyances, la mentalité de la société indigène. Pour les comprendre à fond, il faut s'assimiler aussi leur langue, s'attacher à l'étymologie des mots, découvrir toute la richesse et la variété du vocabulaire ».

Et il donne des exemples d'erreurs commises, faute de comprendre les mots et leur étymologie. Tel est le cas de la confusion faite souvent par beaucoup entre la polygamie telle que la pratique l'Islam, et la polygamie des noirs d'Afrique, Azande et Mangbetu, erreur consécutive à l'ignorance des ressources de la langue. Il dit, par exemple, que la première femme que les Azande appellent la *na-ira-kpwolo* ou la *na-gbia*, littéralement la cheffesse, la maîtresse de maison, est la seule épouse indissolublement liée, la seule à qui échoit le culte domestique des ancêtres ; tandis que la *na-gbindi* est la femme de confiance, la cuisinière ; et les *agili*, des espèces de suivantes ayant un rôle figuratif dans les assemblées. Il y a donc là une sorte d'esclavage domestique, ce qui teinte la polygamie d'une note très particulière (revue *Congo*, 1925, 1, p. 575). De même, la dot que beaucoup considèrent comme un prix d'achat s'appelle en mangbetu « *nadô* » alors que l'achat se traduit par « *ne bangwe* ».

Notons qu'évidemment beaucoup de suggestions du

P. LOTAR sont aujourd'hui largement dépassées. N'empêche que l'on peut dire qu'il fut parmi les premiers à en parler ouvertement là où il était utile qu'on l'entendît.

L'évolution du noir, l'amélioration de sa condition matérielle et morale sous l'influence de tuteurs qui comprennent leur rôle d'éducateurs et en acceptent les responsabilités, le P. LOTAR l'a en quelque sorte résumée dans une « nouvelle » intitulée *Tomazina, païenne, musulmane et chrétienne*, qu'il écrivit lors de son dernier séjour dans l'Uele, en 1926 (Paris, 1928).

Lorsque le P. LOTAR, frappé d'une cécité à peu près complète, rentra définitivement en Belgique, en 1927, et fut nommé membre du Conseil colonial, il sut mettre toute sa profonde connaissance de la mentalité indigène au service de cette assemblée aux délibérations si importantes pour l'orientation de notre politique coloniale. Les noirs de Belgique comme ceux du Congo lui en témoignaient d'ailleurs une vive reconnaissance et nul mieux que lui, peut-être, n'a mérité ce nom de « Père » que tous lui donnaient, voyant en lui conseiller, éducateur, à la fois, et protecteur. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui.

Marthe COOSEMANS.

Un missionnaire, ethnographe et conseiller colonial :

LE RÉVÉREND PÈRE JOSEPH VAN WING

J'entends encore, il y a quelque vingt ans, au mois de février 1931, le directeur de la revue *Congo*, se réjouir au sujet de la valeur, très remarquable, des travaux d'un jeune missionnaire de Kisantu. Il s'agissait du *Nzo Longo* et des *Études Bakongo* du R. P. Joseph VAN WING, devenu depuis, comme vous le savez, successivement supérieur de la Mission des Pères Jésuites, à Kisantu ; membre, puis vice-directeur de la Section des Sciences morales et politiques de l'Institut Royal Colonial Belge, membre du Conseil colonial et professeur à l'Institut africaniste de l'Université de Louvain.

Il ne serait pas possible, en fonction du thème retenu, d'analyser ici tous les travaux du P. VAN WING, résultat de quelque quarante ans d'études coloniales. Leur nomenclature principale, analytique et critique, figure dans l'excellente bibliographie ethnographique publiée par les soins du Musée du Congo belge, à Tervueren.

Par contre, on peut essayer de rechercher comment le savant ethnologue et écrivain colonial a vu le noir congolais, en étudiant succinctement quatre de ses travaux les plus représentatifs ; soit le *Nzo Longo* précité ; les deux volumes intitulés : *Études Bakongo* ; et l'exposé : *Humanisme chrétien africain*, qui pourrait synthétiser la pensée de l'auteur.

* * *

Le « Nzo Longo » ou les rites de la puberté chez les Bakongo, a paru, durant les années 1920 et 1921, dans trois fascicules de la revue *Congo*.